



Lors des Universités, les échanges et ateliers entre femmes et hommes ont permis de mettre en discussion les représentations de la place des femmes dans les sociétés pastorales.

RBM

Les Universités des femmes pasteures, nouveaux espaces de transformation

Depuis 2023, le Réseau Billital Maroobé réfléchit à sa posture et à ses activités avec et auprès des femmes pasteures. Un point d'orgue en janvier 2026 a été l'organisation des 1^{ères} Universités des femmes en milieu pastoral et agropastoral : un espace inédit où les femmes sont co-productrices de connaissances sur leurs propres réalités. Djoudé Issa Demo, référente opérationnelle Genre & Inclusion au sein du RBM, et Bodé Sambo, géographe pastoraliste responsable de l'équipe de recherche sur le pastoralisme ERPAS à Niamey, croisent leurs regards, entre terrain et recherche académique, sur ce que ces espaces disent des transformations de genre à l'œuvre dans les sociétés agropastorales.

GDS : Que sont exactement les Universités des femmes, et pourquoi avoir choisi ce terme ?

Djoudé Issa Demo, coordinatrice des Universités des femmes, RBM (Bénin) : On a choisi le terme « Universités » parce qu'il évoque le fait de prendre de la hauteur sur le quotidien, comme le font les chercheurs : apprendre, enquêter et comprendre les réalités en croisant les regards. Les leaders, membres et partenaires du RBM pensaient connaître les femmes pasteures. Mais « la Mosaïque des femmes pasteures », recherche-action fondée sur 350 récits dans lesquels les femmes analysent leur propre histoire, nous a révélé des réalités que nous ignorions. Nous avons voulu les partager et revoir nos pratiques. Le RBM ne disposait pas d'un espace pour prendre cette distance face aux croyances et préjugés. C'est pour cela que nous avons pensé cet espace au pluriel, car aucune institution ne détient seule le savoir.

Les Universités ont réuni des femmes aux profils variés, scolarisées ou non, jeunes ou expérimentées, venues de dix pays, ainsi que des hommes impliqués dans le pastoralisme, au sein ou en dehors du RBM. Ateliers, conférences et échanges informels leur ont permis de construire des savoirs sur la place des femmes et les représentations qui lui sont associées.

On a constaté que les femmes sont rarement considérées comme porteuses de solutions, mais plutôt comme « bénéficiaires passives », vulnérables. Or les témoignages présentés dans la Mosaïque nous montrent que, dans leurs contextes, elles sont stratégiques, elles analysent, agissent et innovent. Aux Universités, on a donc voulu poser clairement une nouvelle posture pour les femmes participantes. Elles ont progressivement pris leur place au fil des journées, en voyant que l'on écoutait vraiment les contributions de chacune.



Djoudé Issa Demo, coordinatrice des Universités des femmes, RBM (Bénin).

D.Demo

À la sortie des Universités, au-delà des dé-clics et apprentissages individuels, trois ré-sultats ont été produits. Les participantes, notamment les représentantes d'organisa-tions sœurs du RBM, ont rédigé le Manifeste de la femme pasteure. Cet outil de plai-doyer a porté la voix des femmes d'Afrique de l'Ouest pendant l'Année internationale des parcours et des pasteurs, à Kampala en mars, Katmandou en mai et Oulan-Bator en juin et août. Un cadre de recherche-action a aussi été conçu pour mieux comprendre et transformer les schémas de pensée au sein des institutions du RBM. Enfin, la Ruche des femmes pasteures accompagne les projets individuels sur le terrain.

GDS : Qu'est-ce que cette méthode (350 récits de femmes qui s'analysent elles-mêmes) permet de produire que la recherche académique classique ne produit pas, et inversement ?

Bodé Sambo, géographe spécialiste du pas-toralisme (Niger) : La Mosaïque montre des femmes qui se définissent comme des « mo-dèles d'inspiration », qui planifient dans l'ombre, qui influencent sans jamais cher-cher à être vues. Cette méthode n'est pas nouvelle, mais elle est plutôt innovante par la place qu'elle accorde aux connaissances empiriques des femmes dans le domaine du pastoralisme. Dans l'histoire des inter-ventions de développement au Niger, on a connu l'expérience « Mata Massou Douba-ra », groupements féminins d'épargne-crédit en milieu pastoral appuyés par Care Interna-tional, ou encore celle des femmes leaders des Clubs Dimitra de la FAO. La démarche de la Mosaïque s'inscrit dans cette continuité. Le croisement des connaissances endo-gènes et des analyses scientifiques permet d'alimenter la recherche, d'éclairer les réa-lités du terrain et d'intervenir plus efficace-ment en proposant des pistes de solutions plus adaptées aux multiples contraintes du milieu pastoral.

GDS : La Mosaïque relève que les hommes reconnaissent à leurs femmes des rôles de soutien moral et de régulation des conflits, mais perçoivent beaucoup moins leur capacité à influencer et à diffuser des initiatives au sein des communautés. Comment gérez-vous ce décalage ?

Djoudé Issa Demo : Aux Universités, on s'est justement penché sur ce dilemme. On avait un participant homme qui nous a dit que c'était très intéressant et utile, mais qu'il n'autoriserait jamais sa femme ou ses filles à participer ! On s'inscrit ici dans le temps long, car on parle de changement social en

profondeur. Cette question restera, selon moi, à approfondir au sein des organisations paysannes, des foyers, mais aussi avec les influenceurs sociaux que sont les médias et les leaders d'opinion. Il y a d'ailleurs un prolongement prévu entre deux éditions des Universités, les « instants mosaïques », qui se déroulent au niveau local. Ce sont des causeries-débats organisées par des membres des Universités pour stimuler des changements de perception et permettre aux femmes de parler d'elles-mêmes en étant écoutées. Pour lancer le débat, on part de quelques récits issus de la Mosaïque et cela permet de libérer facilement la parole à partir de l'histoire partagée. Chaque par-ticipante comprend que son histoire mérite aussi d'être partagée. On est en train de travailler sur des instants mosaïques com-munautaires et institutionnels pour toucher toutes les cibles, car on sait que cela contri-bue à compenser les décalages de percep-tion, petit à petit.

GDS : Comment encourager les femmes à prendre une place plus visible ?

Djoudé Issa Demo : Le Manifeste parle de « actrices », mais ne dit pas forcément qu'elles doivent être « visibles ». On vou-drait que les femmes puissent devenir ac-trices et influentes à leur façon. Mais tous les dispositifs qui existent correspondent à des façons de fonctionner masculines. On sait depuis la Mosaïque que les femmes pasteures influencent le plus souvent de façon discrète, elles vont voir les relais d'influence, elles parlent à chacun, elles écoutent beaucoup pour trouver la « fenê-tre d'opportunité ». Elles ne participent que ra-rement aux instances officielles, mais elles font le travail en amont et en aval, de ma-nière informelle. Quel serait un mécanisme de représentation qui donnerait de la place à ces stratégies et ces schémas ? C'est une question qu'on doit maintenant se poser ensemble, femmes et hommes. Tant qu'on ne mettra pas le doigt là-dessus, qu'on ne révélera pas ces mécanismes et qu'on ne les fera pas évoluer, on va les mettre en danger en les forçant à faire « comme les hommes ». C'est la même difficulté que celle qu'ont les éleveurs transhumants pour être représen-tés dans des instances sédentaires qui ne correspondent pas à leurs codes culturels. C'est pour cela que le RBM a été créé, pour proposer d'autres façons d'être entendus. Avec les femmes aujourd'hui, nous faisons face au même défi.

GDS : Le Manifeste relie le leadership pastoral féminin à des dimensions que les politiques pastorales traitent rarement ensemble : éducation



Bodé Sambo, géographe pastoraliste, responsable de l'équipe de recherche sur le pastoralisme ERPAS à Niamey, Niger.

B. Sambo

des filles, violences de genre, santé reproductive, représentation politique. Est-ce que ce « paquet » fait sens du point de vue de vos recherches ?

Bodé Sambo : Oui, parce que ces dimensions sont étroitement liées. En milieu pastoral, l'accès à l'éducation, notamment pour les jeunes filles, reste difficile en raison des dé-placements fréquents. Les mariages précoces peuvent également limiter leurs parcours scolaires et leurs possibilités d'autonomie. Cela pèse ensuite sur la représentation des femmes dans les instances de décision et sur leur accès à certains services. Pourtant, les femmes jouent un rôle écono-mique central, notamment à travers la vente du lait et la gestion des revenus qui en dé-coulent. Elles sont aussi impliquées, souvent de manière peu visible, dans les décisions liées à la mobilité : même lorsqu'elles ne par-ticipent pas aux réunions où sont définis les itinéraires, les déplacements des troupeaux tiennent compte de leurs activités et de leurs besoins, notamment des marchés où elles vendent le lait et achètent les céréales. C'est pour cela que l'éducation, la repré-sentation, les rapports de genre et l'autonomie économique ne peuvent pas être traités sé-parément.

GDS : Y a-t-il déjà des effets observables de ces rencontres au sein des communautés pastorales dans l'accès aux ressources, dans la façon dont se prennent les décisions collectives sur les parcours, les marchés, la terre ?

Djoudé Issa Demo : C'est un peu tôt pour ob-server des effets de ce genre directement at-tribuables aux Universités. Ce que nous avons constaté, c'est d'abord que cela a libéré une parole entre les hommes et les femmes pré-sents. L'homme dont je vous parlais est venu

PERSPECTIVES

à la fin nous dire que ça avait transformé ses perceptions. Cela a aussi changé le rapport entre le RBM et les autres acteurs institutionnels aux niveaux continental et mondial, en renforçant fortement son message et sa posture.

Au niveau des femmes pasteures elles-mêmes, il faudrait les interroger dans quelques mois pour voir si des choses ont changé dans leurs relations avec les hommes. C'est une recherche-action continue : on veut mener cette recherche-action de façon systémique, en observant et en comprenant, au fil de l'eau, plusieurs dimensions qui contribuent ensemble aux changements que l'on veut impulser. Notre défi, c'est toujours le lien entre ces moments « confidentiels » (une trentaine de personnes réunies) et les changements qui puissent toucher la majorité des femmes pasteures. C'est précisément pour cela qu'on a mis en place les « instants mosaïques ».

GDS : Qu'est-ce que la recherche peut apporter au RBM et aux Universités des femmes que les organisations pastorales ne peuvent pas produire seules ?

Djoudé Issa Demo : Le regard croisé est intéressant : les lunettes avec lesquelles on regarde les choses en tant qu'organisation paysanne ne sont pas les mêmes que celles



Les Universités ont réuni des femmes et hommes venus de différents pays et aux parcours variés, favorisant les échanges d'expériences.

RBM

des chercheurs. Si la recherche académique ne cherche pas seulement à confirmer des hypothèses, mais à approfondir notre compréhension, alors ça nous intéresse, car cela nous donne d'autres lunettes pour nous regarder, approfondir des sujets qui émergent et adapter nos actions.

Surtout, pour moi, le bénéfice serait que la recherche puisse être une caisse de résonance et un amplificateur, un peu comme dans cette conversation d'aujourd'hui. Ce chantier est immense : c'est le système socio-culturel qui doit évoluer. Pouvoir s'appuyer sur des résultats de chercheurs académiques nous aidera à convaincre d'autres acteurs. Aujourd'hui, on utilise la Mosaïque des femmes pasteures à cet effet : sortir des « je pense que », « je crois

que ». On veut des éléments avérés, démontrés. On a besoin d'aide pour objectiver les changements à l'œuvre dans la société pastorale, et aussi pour ne pas reproduire des schémas de genre qui nous sont imposés de l'extérieur, ce qui est un vrai défi au Sahel. ■

Entretien réalisé par
Emilie Langlade et Lucia Badohoun

EN SAVOIR PLUS :

Manifeste des Universités des femmes en milieu pastoral et agropastoral en Afrique de l'Ouest et du Centre, 2026, RBM, APESS, AFAO-WAWA, ROPPA, WILDAF-AO.

La Mosaïque des femmes pasteures, 2024, RBM.

Rachida Hamani, l'entrepreneuriat comme levier d'émancipation



Au Niger, Rachida Hamani transforme et commercialise le wagasi, et souhaite transmettre son savoir-faire aux jeunes du milieu pastoral.

RBM

GDS : Rien ne vous prédestinait à devenir cheffe d'entreprise. Quelles ont été les étapes qui vous ont permis d'y parvenir ?

Rachida Hamani : Quand j'étais petite, je voulais être médecin. Mais lorsque ma mère a perdu son travail, j'ai dû arrêter l'école en troisième. Sans diplôme, je pensais mon avenir compromis. Je savais pourtant fabriquer le fromage wagasi, un fromage traditionnel à base de lait

de vache. Le RBM m'a alors proposé une formation à Dosso. Après plusieurs ateliers en entrepreneuriat et en leadership, j'ai pu épargner, aider ma mère, acheter deux réfrigérateurs et une moto, puis ouvrir ma boutique.

GDS : Quels sont vos projets pour l'avenir ?

Rachida Hamani : Lorsque j'ai ouvert ma boutique, j'ai vu que les jeunes du village qui ne travaillaient pas se demandaient comment j'avais fait. Alors, pour bien les aider, je veux créer un véritable centre de formation pour les jeunes du milieu pastoral autour du lait, de sa production, de sa transformation et de sa commercialisation. C'est déjà ce que je fais, mais de manière informelle. La prochaine étape sera donc de pouvoir proposer des prestations, accueillir des stagiaires pour développer leurs compétences et renforcer leurs savoir-faire.

GDS : Quel conseil donneriez-vous aux jeunes femmes pasteures qui manquent de soutien ou de moyens ?

Rachida Hamani : Une de mes cousines a également dû arrêter ses études et pensait ne pas pouvoir réussir. Je lui ai expliqué que, tant qu'elle pouvait travailler, elle pouvait avancer, en fabriquant du wagasi, en faisant de la couture ou en exerçant une autre activité. Je lui ai surtout conseillé de rejoindre une coopérative, parce qu'ensemble, on travaille, on économise et on investit. C'est beaucoup plus simple que d'avancer seule.

Propos recueillis par Martial Afouda
et Maë Julien